

Les héros de l'inconscience

Autor(en): **Bovet, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **16 (1915-1916)**

PDF erstellt am: **19.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-917261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES HÉROS DE L'INCONSCIENCE

En 1893, lorsqu'on apprit à Rome le massacre des Italiens à Aigues-Mortes, le peuple se jeta furieux sur le Palais Farnèse, siège de l'Ambassade de France. Une compagnie d'infanterie, mandée en hâte, fut bientôt débordée; il ne lui restait plus qu'à faire usage des armes... Le capitaine qui la commandait eut alors une idée simple et grande; s'adressant à la foule, il dit: „Citoyens romains, dès les origines les plus lointaines de notre ville, le respect des ambassadeurs fut toujours pour nous un devoir sacré. Vous n'allez pas souiller notre histoire. — Soldats, remettez la baïonnette au fourreau! — Citoyens, je vous confie cette Ambassade!“ Et, devant ce geste, le flot populaire se retira.¹⁾ — Voilà ce que j'appelle de la „civilisation“.

Les jeunes patriotes de Lausanne semblent en avoir une autre idée. En arrachant le drapeau du consulat allemand, qu'on avait hissé pour l'anniversaire de l'empereur, ils s'imaginent accomplir un acte héroïque. L'acte est mesquin, puéril, tout simplement. C'est donc ainsi qu'on prouve sa supériorité sur la „Kultur“ ?

Que le consul ait été bien ou mal inspiré en sortant son drapeau au lendemain de certaine affaire²⁾, il était dans son droit strict; et les jeunes gens qui se targuent de patriotisme avaient le devoir absolu de respecter ce drapeau. Nous voici dans l'obligation de présenter des excuses. Ces héros seraient payés par l'Allemagne qu'ils ne sauraient mieux servir ses intérêts.

Devant le scandale récent de l'Etat-major et l'esprit qu'il révèle, il importait d'affirmer, non point la haine stupide d'une nation étrangère, mais la dignité et la volonté de notre démocratie, et sa maîtrise sur elle-même. Et c'est justement ce moment que des citoyens suisses choisissent pour commettre un acte qui nous déconsidère, nous amoindrit et nous divise!

Nous avons donc maintenant deux „affaires“ : celle de l'Etat-

¹⁾ Le Livre Vert italien sur l'affaire d'Aigues-Mortes, que je viens de parcourir, mentionne différentes attaques du peuple romain contre le Palais Farnèse, du dix-neuf au vingt-et-un août. C'est au cours d'une de ces tentatives qu'eut lieu la scène décrite ici. Elle me fut racontée par un Suisse, témoin digne de toi.

²⁾ Il semble avoir simplement obéi à une prescription officielle; nos consuls suisses font de même le 1^{er} août.

major, qui a humilié et indigné le peuple suisse tout entier, et celle des écoliers de Lausanne — il importe de ne pas les confondre avec le peuple vaudois — qui ajoutent le ridicule à l'humiliation; et déjà on cherche à réunir les deux affaires, dans un but bien évident: les uns voudraient diminuer la valeur morale de la protestation populaire contre le premier scandale, et les autres voudraient excuser le second par le premier.

Dans un sens comme dans l'autre je me refuse à cette manœuvre. Je remets à quinzaine un article sur l'Etat-major, et je me demande aujourd'hui, avec honte et douleur, d'où vient à Lausanne, ma ville natale, cette spécialité récente des manifestations de mauvais goût, genre „camelots du roy“. Je ne puis y voir qu'une influence étrangère — et de quels étrangers! — nettement contraire à l'esprit de Davel, de Vinet, de Secrétan, de Rambert. C'est de ces purs Vaudois que je m'inspire pour protester à la fois contre les calomnies des *Stimmen im Sturme* et contre le scandale de la rue Pichard.

Si le Conseil Fédéral n'avait pas déféré les deux accusés devant un tribunal militaire, j'aurais compris l'effervescence; elle eût été générale en Suisse. Mais puisque le tribunal est nanti de l'affaire, je n'y vois plus qu'un prétexte, et non pas une raison ou une excuse, à l'émeute de Lausanne. D'ailleurs, en admettant dès aujourd'hui la culpabilité des accusés, la faute ne retomberait-elle pas sur nous bien plus que sur l'Allemagne? Et ne ferions-nous pas mieux de nous frapper la poitrine, plutôt que d'insulter un drapeau?

Le drapeau, „c'est un objet devant lequel on meurt; on ne l'insulte pas!“ a dit François de Curel. On conquiert une bannière au péril de sa vie, dans une lutte loyale, mais on ne l'escamote pas, quand elle est confiée au respect des citoyens. Ceux-là me semblent estimer bien peu leur propre cause, qui décrochent un drapeau comme on décroche un plat de barbier en une nuit de goguette.

Des héros? non; mais des inconscients.

ZURICH

E. BOVET

